

LES

MODES PARISIENNES.

Sommaire.

MODES, FASHIONS ET CAUSERIES. — LA MÈRE DU DÉSERT, traduit par A. COLINCAMP (4^e partie). *Extrait de la Bibliothèque des Chemins de fer.* — LA MAISON DE FOUS, par EDGARD POÉ, traduction de B. H. RÉVOIL (suite et fin). — PETIT COURRIER. — CHRONIQUE THÉÂTRALE.



MODES, FASHIONS ET CAUSERIES.

Le pré Catelan et ses féeries est devenu le rendez-vous des beautés de tous les mondes, depuis la calèche aristocratique menée par un cocher poudré jusqu'à l'humble coupé à trente sous l'heure, toutes les espèces de voitures se pressent à sa porte chaque soir pour admirer à la clarté de ses illuminations les merveilles de ses bosquets, de ses pelouses, de ses corbeilles et surtout son théâtre des fleurs, qui réunit tout ce que l'imagination peut rêver de plus charmant comme spectacle d'été. Cette vogue en a fait un des lieux privilégiés de l'élégance, et il est rare que ses allées ne présentent pas des groupes de toilettes charmantes. Parmi les plus jolies nouveautés qu'on y a vues apparaître ces jours derniers, il faut citer les mantelets blancs de madame Colas; cette habile lingère a su rajeunir et varier les formes des mantelets légers de façon à augmenter encore sa réputation et à se créer une véritable supériorité en ce genre. Ses mantelets de mousseline brodée très-claire, doublés de crêpe lisse rose, bleu ou mauve, sont délicieux; elle les complète par un petit capuchon pareil garni d'une ruche à la vieille; au milieu du capuchon un nœud en velours noir ajoute à ce mantelet cette grâce négligée si recherchée des femmes de goût. Le volant du mantelet n'est pas doublé; il est brodé en guirlande, en semis ou simplement festonné. Les mantelets sont plus riches couverts des délicates broderies à jour exécutées chez madame Colas, mais ils

restent charmants composés avec des éléments plus simples. Pour grande toilette madame Colas fait encore des mantelets de dentelle blanche qui sont presque des œuvres d'art; ce ne sont point, comme pour les mantelets noirs, de simples pointes de dentelles auxquelles l'habileté de la lingère n'a rien à ajouter; ce sont, au contraire, des espèces de mosaïques très-ingénieusement composées, où des entre-deux et des semis brodés sur tulle de dentelle forment un ensemble des plus harmonieux. Ces applications de broderie sur dentelle sont une heureuse innovation, et elles prendront leur place entre la dentelle trop parée pour l'été et la broderie sur étoffe mate, trop simple pour le soir. Madame Colas garnit ces mantelets d'un large bouillon où passe un frais ruban de taffetas, et d'un volant de dentelle pas très-haute; bouillon et volant sont en valenciennes-filet, une nouvelle dentelle aussi, qui a le travail de la valenciennes sur un réseau à larges mailles. L'effet est léger et riche à la fois. Les inconvénients que présentait l'emploi de la valenciennes à cause de son aspect opaque ont disparu, et cette belle et solide dentelle va pouvoir être employée dans les plus élégantes parures; madame Colas, outre ses mantelets, en fait de délicieux bonnets demi-toilette, en garnit des basquines habillé en la mélangeant à de beaux entre-deux brodés, et la place au milieu des bouillons de ses innombrables modèles de manches, dont elle fait ressortir les nœuds et les rubans si gracieusement disposés.

Avec les mantelets blancs de madame Colas, on voit généralement les femmes les plus élégantes porter de ces jolies robes légères que fabrique et façonne à la fois la maison Delisle; c'est un grand avantage pour une femme indolente ou pressée de pouvoir choisir ses robes parmi le plus bel assortiment de soieries et de mousselines qu'il soit possible de réunir, et de n'avoir plus ensuite qu'à monter un escalier pour en décider la façon. Les salons de couture de la maison Delisle offrent toujours un choix de modèles assez grand pour satisfaire le goût le plus exigeant, et on peut même y essayer sa robe séance tenante en la commandant. Mademoiselle Fortunée, l'habile directrice des ateliers de la maison Delisle, a un coup d'œil si juste, et la main si sûre, qu'elle dédaigne d'essayer l'étoffe même du corsage d'une robe; elle se contente de tailler un

modèle dans de la mousseline blanche, modèle qu'elle ajuste avec beaucoup de soin et d'adresse sur la personne elle-même. Ce modèle bien pris, on peut partir pour Canton ou l'Australie, rester des années absente, on recevra toujours de la maison Delisle des robes admirablement bien faites, dont les formes changeront avec la mode sans que la grâce de la robe en soit jamais altérée. Il n'y a qu'à Paris où l'on voit de ces miracles de savoir-faire, et encore y a-t-il tout au plus trois ou quatre maisons qui puissent les exécuter; aussi avons-nous soin de ne parler que de celles-là à nos lectrices. Parmi les dernières nouveautés de la maison Delisle, il convient de citer ses robes de jaconas à pois gradués sur fond blanc, si recherchées des jeunes femmes; l'autre soir la nouvelle duchesse de Tir... en portait une dont les cinq volants, couverts de pois roses gradués, étaient garnis d'une petite ruche rose pas plus haute que le doigt; le corsage, montant, plissé en gerbe, était fait à taille ronde; il s'ouvrait légèrement sur la poitrine, et laissait voir le cou jusqu'à la hauteur de la robe de dessous; un petit jabot pareil à la robe cachait à demi l'ouverture du corsage, et venait entourer le cou, autour duquel il remplaçait un col; les manches, ouvertes jusqu'à la saignée, avaient en haut deux rangs de bouillons, et étaient terminées par deux volants pareils à ceux de la jupe. Une très-large ceinture de ruban assorti à la robe formait un gros nœud avec de longs bouts sur le devant de la robe.

La jeune duchesse était coiffée d'un chapeau de paille de riz disposée en ruban, et formant un huit derrière, qui semble posé sur une mousse de blonde blanche, tant le bouillonné qui le soutient est vaporeux. Une grande blonde s'étendait sur le bavolet, et une autre entourait la passe mêlée aux bandes de paille de riz. Une branche de roses à cent feuilles tournait gracieusement derrière la forme de ce charmant chapeau, et une rose peu ouverte se perdait dans les épaisses ruches du dessous. Les brites du chapeau étaient, par une recherche pleine de goût, semblables à un ruban de la ceinture de la jeune femme, mais en ruban moins large. Ce chapeau, déjà envoyé en Russie il y a une quinzaine, a valu aux dames Noël une commande de la grande-duchesse Marie de Russie, à laquelle elles viennent de faire plusieurs chapeaux parmi lesquels nous en avons particulièrement remarqué un, qui, tout en bouillonné de blonde, était orné d'une guirlande Cérès en épis de blé; le chapeau, bordé en taffetas maïs, avait des brides de la même nuance, et en dessous un léger bandeau d'épis; c'était d'une distinction suprême, et digne de tout point des hautes sphères où il va se faire admirer.

Toutes les modes se rapprochant maintenant des formes Louis XV, la chaussure a dû subir les mêmes modifications: on avait des talons, on va avoir des bottines-mules; le seul défaut de ce genre de chaussure, c'est qu'il exige une perfection toute particulière, sous peine

d'être disgracieux et inconfortable. M. Caux a fait une étude spéciale des proportions et des formes de la bottine mule; ses talons élevés et légers sont pourtant si solidement et si adroitement attachés à la bottine qu'ils ne la laissent jamais vaciller. Ses bottines de gros de Tours gris, marron ou gros vert, sont certainement les plus jolies et les plus solides chaussures avec lesquelles une femme élégante peut se risquer sur le sable d'une allée et le gazon d'une pelouse; aussi M. Caux est-il accablé à cette époque de l'année par les commandes de toutes les belles voyageuses qui se préparent à émigrer pour les eaux, les bains de mer ou tout autre lieu où on oublie un peu qu'on a une calèche pour se servir de ses pieds.

ÉLIANE DE MARSY.

La reproduction et la traduction de ce bulletin de modes sont interdites en France et dans les pays étrangers, excepté aux journaux ayant traité avec la Société des gens de lettres.

Détails du dessin.

Toilette de la petite fille. — Robe de mousseline blanche à deux jupes: la première ornée d'entre-deux droits, la seconde à dents couverte d'un semis et de médaillons à bouquets. Corsage décolleté à bouillons retenu par des entre-deux. Ceinture à écharpe de taffetas blanc et bleu faisant nœud sur l'épaule droite et sous le bras gauche. Chapeau de paille d'Italie avec guirlande de bruyères et nœuds de velours noir. Pantalon court brodé; jambes nues ou bas de fil d'Écosse. Bottines de moire b'eu. Gants de chevreau.

Costume du petit garçon. — Veste basquine en couil bleu de ciel ornée de galons et de boutons blancs. Jupe large et courte pareille. Pantalon brodé. Guêtres de couil b'eu. Lingerie plate brodée à pois. Casquette de paille d'Italie avec nœud de ruban paille. Gants de chevreau.

Toilette de la mère. — Robe de chambre d'épingline gris, ornée de quilles de taffetas écossais de nuances riches; boutons faisant choux écossais. Col *Ristori* en mousseline plate brodée. Coiffure de dentelle noire et ruban rose de Chine. Pantoufles en peau anglaise avec boucles d'acier. Gants de chevreau.

Détails de la gravure de supplément.

Peignoir Louis XV dont la jupe de dessous est une mosaïque formée par des médaillons brodés sur mousseline et des entre-deux faits exprès d'une forme déterminée; cet'e jupe a un volant brodé et festonné; la seconde est bordée de deux bouillons où l'on doit passer des rubans de nuance vive, jaune, bleu, rose, etc. Au dessus du volant, qui vient s'arrondir devant, bouillon pareil avec ruban; les manches en ont un aussi qui doit se terminer par un nœud sur la poitrine; gros

nœud de ruban dans les bouillons de la pèlerine-berthe également; la guimpe du dessous est faite comme la jupe, en dentelle et entre-deux capricieusement enchâssés les uns dans les autres. Si l'on veut rendre cette toilette plus parée, on supprime la guimpe, et l'on pose la pèlerine plus bas sur les épaules.

Bonnet n° 2. — Se fait avec fond de dentelle et médaillons brodés; nœuds de rubans de taffetas mélangés à de la valenciennes; brides très-longues en ruban destinées à ne pas être nouées.

Bonnet n° 3. — Se fait en tulle à pois avec deux petites couronnes où on mélange des violettes et de la dentelle; derrière, une barbe faite de petits entre-deux en travers est posée sur un nœud, et va rejoindre les brides de taffetas violet ou lilas qu'on ne noue pas.

Ces modèles sont de la maison Payan.

LA MÈRE DU DÉSERTEUR.

(SUITE.)

V.

Mais pour votre cher fils, croyez-moi, je vous prie, croyez-moi; vos conseils compromettent sa vie; ils sont mortels pour lui, je puis vous l'assurer.

SHAKESPEARE, *Coriolan*.

Le soir qui précéda le jour fixé pour son départ, Hamish descendit à la rivière avec sa ligne, afin d'exercer une dernière fois dans l'Arve sa remarquable adresse à la pêche; il voulait aussi trouver moyen de faire avec sa mère un peu meilleure chère qu'à l'ordinaire pour son repas d'adieu. Il eut autant de chance qu'à l'ordinaire et bientôt il eut pris un beau saumon. A son retour pourtant, il lui arriva un accident dont il s'entretint ensuite, comme si c'eût été un mauvais présage; mais il est probable que son imagination surexcitée, jointe au goût général de ses compatriotes pour le merveilleux, en s'exagérant les choses, avait donné une importance superstitieuse à une circonstance tout ordinaire et toute fortuite.

Dans le sentier qu'il suivait pour se rendre chez lui, il fut surpris de voir un individu qui comme lui était vêtu et armé à la façon des anciens montagnards. La première idée qui se présenta naturellement à son esprit, c'était que ce passant appartenait au corps dont il faisait lui-même partie; car les soldats de ce corps, levés par ordre du gouvernement, portant les armes sous l'autorité royale, ne relevaient pas des nouveaux statuts qui interdisaient aux montagnards le vieux

costume et les armes d'autrefois. Mais il fut frappé de voir, tandis qu'il tâchait de joindre ce camarade supposé, afin de lui demander sa compagnie pour le voyage du lendemain, que cet étranger portait une cocarde blanche, signe fatal et proscrit chez les montagnards. La taille de cet homme était haute; il y avait en lui quelque chose de sombre qui ajoutait encore à sa taille; sa démarche (car il paraissait plutôt glisser que marcher) fit impression sur Hamish, qui se demanda de quelle nature était cet être qui passait ainsi devant lui dans le crépuscule. Il ne chercha pas davantage à atteindre l'étranger, il se contenta de le suivre du regard; suivant la superstition commune aux montagnards, il croyait qu'on ne doit pas s'approcher sans réserve des apparitions surnaturelles qui peuvent s'offrir à nous, mais qu'il ne faut pas éviter leur présence; que le mieux est de les laisser cacher ou révéler leur secret, selon que leur pouvoir leur en donne le droit ou que le but de leur mission le réclame.

Sur un tertre situé près de la route, précisément à l'endroit où le sentier tournait en descendant vers la cabane d'Elspat, l'étranger s'arrêta; il semblait attendre l'arrivée d'Hamish. Celui-ci, de son côté, voyant qu'il lui fallait passer près de cet être qui lui était suspect, prépara tout son courage et s'approcha du lieu où l'étranger s'était posté lui-même. Alors l'étranger lui montra d'abord la hutte d'Elspat, puis des bras et de la tête il gesticula comme pour l'empêcher d'en approcher. Enfin il étendit la main du côté de la route qui mèrait au sud, ayant l'air par son geste de lui commander de partir immédiatement dans cette direction. L'instant d'après, ce fantôme, qui portait un plaid, avait disparu. Hamish ne dit pas positivement qu'il s'était évanoui, car il y avait en cet endroit des rochers et des arbres rabougris assez nombreux pour l'avoir caché à ses yeux; son opinion était qu'il avait vu l'esprit de Mac Tavish Mhor, lequel l'avertissait de partir à l'instant pour Dunbarton, sans attendre jusqu'au lendemain matin, et sans revoir la hutte de sa mère.

En effet, mille accidents pouvaient retarder son voyage, surtout dans un pays où il y avait tant de bacs à passer; il prit la résolution, quoiqu'il ne pût se décider à partir sans dire adieu à sa mère, de ne pas rester auprès d'Elspat plus de temps qu'il ne lui en fallait pour prendre congé d'elle: il voulait que le lendemain les premiers rayons du soleil le vissent déjà en route et rapproché de plusieurs milles vers Dunbarton. Il descendit le sentier, et, rentrant dans la cabane, il communiqua d'une voix brève et troublée, qui montrait assez combien son esprit était agité, sa résolution de partir à l'instant. A sa grande surprise, Elspat n'eut pas l'air de combattre son dessein; seulement elle le pressa de prendre quelques aliments avant de la quitter pour jamais. Il le fit à la hâte et en silence, pensant à leur séparation prochaine, et cependant se figurant à grand-peine qu'elle pût s'effectuer sans une

dernière lutte contre la tendresse maternelle. Cependant il fut fort surpris de voir qu'elle emplissait de liqueur la coupe du départ.

« Va, dit-elle, puisque telle est ta ferme résolution; mais auparavant reste encore un instant au foyer de ta mère; la flamme sera depuis longtemps éteinte quand tes pieds y rentreront.

— A votre santé, ma mère, dit Hamish, et puissons-nous nous retrouver heureux, en dépit de vos noirs présages!

— Il serait mieux de ne point nous séparer, dit la mère en l'observant, tandis qu'il avalait ce breuvage tout entier; car il aurait cru qu'en laisser une seule goutte eût été d'un mauvais augure.

— Maintenant, dit-elle en murmurant ces mots, pars, si tu peux partir.

— Mère, dit Hamish en remettant sur la table son verre vide, cette boisson est agréable au goût; mais elle ôte la force qu'elle devrait donner.

— Tel est son premier effet, mon fils, répliqua Elspat; mais reposez-vous sur cette couche de bruyères, fermez vos yeux pour un moment, et une heure de sommeil vous rendra plus fort que trois nuits entières de repos, si on pouvait les réunir en une seule.

— Mère, dit Hamish, sur le cerveau de qui le breuvage commençait à produire rapidement son effet, mère, donnez-moi mon béret, il faut que je vous embrasse et que je parte; cependant il me semble que mes pieds sont cloués à la terre.

— En vérité, dit la mère, vous irez mieux dans un instant si vous consentez à vous coucher une demi-heure; il y a encore huit heures d'ici l'aurore; et à l'aurore il sera assez temps que le fils de votre père commence un pareil voyage.

— Il faut que je vous obéisse, mère, il le faut, je le sens, dit Hamish d'une voix mal articulée; mais appelez-moi quand la lune se lèvera. »

Il s'assit sur le lit, se pencha en arrière et s'endormit presque instantanément avec cette ivresse de joie d'une personne qui a mené à fin une entreprise difficile et inquiétante. Elspat se mit à arranger tendrement le plaid de son fils endormi, de son fils auquel son extravagante affection allait devenir si fatale; et, tout en prenant ce soin, elle exprimait son ravissement d'un ton où se mêlait à la fois la tendresse et l'amour-propre. « Oui, disait-elle, agneau de mon cœur, la lune se lèvera et se couchera pour toi ainsi que le soleil; mais elle ne te verra pas loin de la terre de tes pères; elle ne t'éclairera pas pour servir un prince étranger ni l'ennemi de ta race! Ce ne sera pas à un fils de Dermid que je serai livrée pour qu'il me nourrisse comme son esclave; mais celui qui est mon bonheur et mon orgueil sera mon gardien et mon protecteur. Ils me disent que dans les montagnes tout est changé; mais je vois que le Ben-Cruachan élève cet e nuit aussi haut que jamais sa crête dans l'azur du ciel; nul n'a encore mené son troupeau au delà du lac Arve,

et le chêne de là-bas ne s'abaisse point encore comme un saule pleureur. Les fils des montagnards seront tels qu'étaient leurs pères jusqu'à ce que les montagnes elles-mêmes descendent au niveau des vallons. Dans les sauvages forêts qui naguère nourrissaient des milliers de braves, il y a encore sans doute une subsistance assurée et un abri pour une femme âgée, pour un courageux jeune homme qui sort de la race ancienne et qui a gardé les mœurs d'autrefois. »

Tandis que, dans son mauvais jugement, la mère triomphait ainsi du succès de son stratagème, nous pouvons apprendre au lecteur que ce stratagème, elle le devait à sa connaissance des drogues et des simples. Elspat, habile dans tous les arts qui ont rapport à la vie sauvage qu'elle menait, possédait la médecine végétale à un rare degré et la pratiquait au besoin dans certains cas.

Avec les herbes qu'elle savait et choisir et distiller, elle était en état de guérir plus de maladies qu'un médecin patenté ne pourrait se l'imaginer. Elle en employait quelques-unes à teindre son tartan de diverses couleurs; avec d'autres, elle composait des breuvages qui avaient des propriétés diverses; malheureusement elle possédait la recette d'une boisson qui était un soporifique tout puissant. C'était sur l'effet de cette dernière potion, le lecteur l'a déjà deviné sans doute, qu'elle comptait infailliblement pour garder Hamish au delà du terme marqué pour son retour: elle calculait que son horreur pour la punition qu'il devait redouter l'empêcherait enfin de retourner jamais à son régime. Pendant cette terrible nuit, le sommeil de Mac Tavish fut profond, plus profond que ne l'est un sommeil naturel; mais tel ne fut pas le repos de sa mère. A peine fermait-elle les yeux de temps en temps qu'elle se réveillait en sursaut, avec la frayeur que son fils ne se fût levé et ne fût parti, et elle ne se rassurait qu'en s'approchant de sa couche et en écoutant sa respiration régulière et forte.

Néanmoins, à l'aurore, elle craignit qu'il ne se réveillât, malgré la force extraordinaire du breuvage qu'elle avait versé dans sa coupe; car s'il y avait une lueur d'espoir pour qu'un mortel accomplît ce trajet, elle était bien sûre que Hamish l'entreprendrait, dût-il mourir de fatigue sur la route. Animée par cette nouvelle crainte, elle s'efforça d'écarter la lumière en fermant toutes les ouvertures, toutes les crevasses, qui, bien plutôt qu'aucune fenêtre régulière, pouvaient donner accès aux rayons du soleil dans sa misérable habitation. Son but était de retenir, au milieu de sa pauvreté et de sa détresse, l'être auquel, si le monde entier eût été à sa disposition, elle l'eût donné avec joie.

Mais toute cette peine, elle la prenait bien inutilement; le soleil se leva au plus haut des cieux, et le cerf le plus léger de Breadalbane sentant les chiens sur ses traces, n'aurait pu, pour sauver ses jours, courir aussi vite que Hamish devait le faire pour arriver au

temps promis. Le projet d'Elspat avait complètement réussi. Le retour de son fils au jour marqué était impossible. Elle croyait aussi qu'il était également impossible qu'il pensât jamais à retourner au régiment, où il savait bien désormais qu'il courait la chance de trouver une punition infamante. Peu à peu, à différentes reprises, elle avait obtenu de lui de savoir quelle serait la position où il se mettrait en manquant de revenir au jour fixé; elle n'ignorait pas quel faible espoir il avait d'être traité avec douceur.

Tout le monde sait que le grand et sage comte de Chatham était fier d'avoir eu l'idée de réunir pour la défense des colonies ces braves montagnards qui, jusqu'à lui, avaient été des objets de crainte, d'hésitation et de soupçons pour chacune des administrations qui s'étaient succédé. Mais quelques obstacles se présentèrent, par suite des habitudes et du caractère propre à ce peuple, lorsqu'il s'agit de mettre à exécution cette idée patriotique. Par caractère et par habitude, chaque montagnard était accoutumé à porter les armes, mais en même temps complètement étranger aux gênes que la discipline impose à des troupes régulières, et plein d'impatience contre elle. C'était une espèce de milice qui ne concevait pas qu'un camp fût leur unique demeure. Perdaient-ils une bataille, ils se dispersaient pour se sauver et pour veiller à la sûreté de leurs familles; étaient-ils vainqueurs, ils retournaient dans leurs vallées pour y porter leur butin et soigner leurs troupeaux et leur ferme. Ce privilège d'aller et de venir où bon leur semblait, ils ne voulaient pas en être dépossédés, même par leurs chefs, dont l'autorité sur eux était à quelques autres égards si despotique. Il s'ensuivit naturellement que les nouvelles recrues faites chez les montagnards ne comprirent pas assez la nature d'un engagement militaire, qui forçait un homme à servir dans l'armée plus longtemps qu'il n'aurait voulu. Et peut-être, dans plus d'un cas, ne prit-on pas assez soin, en les enrôlant, de leur expliquer qu'ils contractaient un engagement permanent; on craignait sans doute qu'une telle découverte ne changeât leur bonne volonté. Aussi les désertions étaient-elles devenues fréquentes dans le régiment nouvellement levé; et le vieux général qui commandait à Dunbarton ne trouva pas de meilleur moyen pour les réprimer que d'ordonner qu'un exemple extraordinaire fût fait sur un déserteur d'un corps anglais. Le régiment des jeunes montagnards dut assister à la punition. Elle frappa d'horreur et de dégoût des hommes particulièrement jaloux de l'honneur personnel, et quelques-uns d'entre eux furent naturellement indisposés contre le service. Le vieux général cependant, en homme qui avait été élevé régulièrement dans les guerres d'Allemagne, resta fidèle à son opinion: il publia dans un ordre du jour que le premier montagnard qui désertait ou manquerait de paraître à l'expiration de son congé, serait passé aux verges et puni comme le coupable au châtement duquel ils avaient as-

sisté. Personne ne doutait que le général ne tint scrupuleusement parole chaque fois qu'il s'agirait d'être sévère; Elspat savait donc que son fils, en reconnaissant qu'il lui était impossible d'obéir aux ordres qui avaient été donnés, considérerait en même temps comme inévitable pour lui la punition dégradante prononcée contre les déserteurs s'il se remettait sous le pouvoir de son général.

Quand midi fut bien passé, de nouvelles appréhensions s'élevèrent dans l'esprit de cette femme seule. Son fils dormait encore sous l'influence du breuvage narcotique; mais qu'allait elle devenir, si, pour l'avoir administré à dose plus forte qu'elle n'avait jamais fait, elle voyait la santé ou la raison de Hamish à jamais altérée par ses puissants effets? Pour la première fois aussi, malgré ses idées hautaines à l'endroit de l'autorité maternelle, elle commença à redouter le ressentiment de son fils; son cœur lui disait qu'elle avait mal agi avec lui. Depuis quelque temps elle avait remarqué que le caractère de Hamish était devenu moins docile, et ses déterminations, surtout depuis qu'il s'était engagé, formées avec indépendance, étaient exécutées avec fermeté. Elle se rappelait l'inébranlable obstination de son père lorsqu'il croyait qu'on en avait mal usé avec lui, et elle commençait à craindre que Hamish, en voyant comme elle l'avait trompé, n'y fût assez sensible pour l'abandonner et poursuivre seul sa carrière dans le monde. Telles étaient les pensées alarmantes et cependant raisonnables qui commençaient à naître chez cette malheureuse femme après le succès apparent de son déplorable stratagème.

Le soir approchait quand Hamish se réveilla pour la première fois, et alors il était loin d'être dans la pleine possession de ses facultés mentales ou physiques. A ses paroles vagues, à son pouls agité, Elspat conçut d'abord beaucoup d'inquiétude; mais elle mit en usage les expédients que lui suggéra sa science médicale, et dans le cours de la nuit elle eut la satisfaction de le voir encore une fois plongé dans un profond sommeil, qui probablement fit disparaître les derniers effets du narcotique, car, vers le lever du soleil, elle l'entendit se lever et l'appeler pour lui demander son bérêt. Elle le lui avait enlevé exprès, dans la crainte qu'il ne s'éveillât et ne partît pendant la nuit sans qu'elle s'en aperçût.

« Mon bérêt, mon bérêt, cria Hamish; il est temps que je vous dise adieu. Ma mère, votre boisson était trop forte. Le soleil est levé. Mais demain matin, il faut que je revioie la double cime de l'antique Dun (1). Mon bérêt, mon bérêt, ma mère, il faut que je parte à l'instant. » Ces paroles montraient clairement que le pauvre Hamish ignorait que deux nuits et un jour s'étaient passés depuis qu'il avait bu la fatale boisson; et Elspat dut alors aborder une tâche presque aussi dangereuse qu'elle lui était pénible: elle dut lui expliquer tout son stratagème.

(1) Dun par abréviation pour Dunbarton.

« Pardonne-moi, mon fils, dit-elle en s'approchant de Hamish, et en lui prenant la main avec un air de respect et de déférence qu'elle n'avait peut-être jamais montré à son père lorsqu'il était dans ses moments d'humeur.

— Vous pardonner, mère, et pourquoi? dit Hamish en riant. Pour m'avoir donné un breuvage un peu trop fort et dont ma tête se sent encore ce matin, ou pour avoir caché mon bonnet, afin de me garder un peu plus longtemps? Eh non! Pardonnez-moi vous-même. Donnez-moi mon béret et laissez-moi faire mon devoir; donnez-moi mon béret ou bien je m'en irai sans lui. A coup sûr, je ne me mettrai pas en retard pour si peu de chose, moi qui n'ai eu durant des années qu'un lien de cuir de daim pour rattacher mes cheveux par derrière. Ne plaisantez pas; mais rendez-le-moi ou bien je partirai nu-tête, car il m'est impossible de rester davantage.

— Mon fils, dit Elspat en lui saisissant fortement la main, ce qui est fait est irrévocable. Eussiez-vous les ailes de l'aigle, vous arriveriez au camp trop tard pour ce que vous y voulez faire, trop tôt pour ce qui vous y est réservé. Vous croyez voir le soleil se lever pour la première fois depuis que vous l'avez vu se coucher; mais hier il a paru au-dessus du Ben-Cruachan, quoique vos yeux fussent fermés à sa lumière. »

Traduit par A. COLINCAMP.

(Extrait de la Bibliothèque des Chemins de fer.)

(La suite au prochain numéro.)

LA MAISON DE FOUS,

PAR EDGARDE POË.

(SUITE ET FIN)

— Assurément, repartit le docteur, nous ne pourrions rien faire sans elles; personne ne les vaut pour diriger les fous, car elles ont une manière à elles, et leurs yeux brillants exercent sur les malades une fascination pareille à celle qu'on attribue au serpent.

— Sans doute, sans doute : leur conduite est un peu étrange, un peu bizarre, ne le trouvez-vous pas?

— Étrange, bizarre, pensez-vous réellement cela? Au fait, nous autres gens du Midi, nous ne sommes pas sobres de gestes; nous faisons ce qui nous convient, jouissent de la vie et suivant nos fantaisies, vous comprenez?

— Sans doute, sans doute!

— Et puis, ce clos-vougeot est peut-être trop fort, trop capiteux; vous comprenez, n'est-ce pas?

— Sans doute, sans doute! repartis-je. Mais, monsieur, permettez-moi de vous demander, en passant, si le système que vous avez adopté en place du célèbre système lénitif est d'une rigoureuse sévérité?

— Oh! nullement. Nous tenons les malades renfermés, comme de juste; mais le traitement, — le traitement médical, j'entends, — est plutôt agréable que pénible pour les patients.

— Et le nouveau système vous appartient-il entièrement?

— Pas tout à fait. Une partie revient de droit au professeur Goudron, dont vous avez naturellement entendu parler, et je suis heureux de reconnaître, en outre, que je dois d'importantes améliorations au célèbre Plume, avec lequel, si je ne me trompe, vous êtes intimement lié.

— Je suis honteux d'avouer, répliquai-je, que j'entends prononcer le nom de ces deux messieurs pour la première fois.

— Ciel! s'écria mon hôte en levant les deux mains et en reculant brusquement sa chaise, je dois avoir mal compris. Avez-vous dit réellement que vous n'aviez jamais entendu parler du savant docteur Goudron ou de l'illustre professeur Plume?

— J'éprouve de l'embarras à confesser mon ignorance, répliquai-je, mais la vérité doit passer avant tout. Je suis tout à fait confus de ne pas connaître les écrits de ces savants distingués et extraordinaires; j'aurai soin de me les procurer et de les étudier attentivement. Ah! monsieur Maillard, je dois le confesser à ma honte, vous m'avez fait rougir de moi-même!

Et je rougissais vraiment en prononçant ces paroles.

— N'en dites pas davantage, mon cher ami, me répondit le docteur en me serrant la main, et buvons ensemble un verre de sauterne.

Nous bûmes.

Tous les convives suivirent notre exemple avec empressement. Ils bavardaient, ils plaisantaient, ils riaient, ils commettaient mille absurdités; les violons grinçaient, le tambour faisait entendre des flas et des ras, les trombones mugissaient comme autant de taureaux de Phalaris, et le sabbat augmentant toujours à mesure que le vin coulait avec plus d'abondance, le festin du docteur Maillard devint un infernal tohubohu. Pendant ce temps, le docteur et moi, flanqués de quelques bouteilles de sauterne et de clos-vougeot, nous continuions notre conversation d'une voix de tonnerre, car, au milieu d'un pareil remue-ménage, un mot prononcé d'un ton ordinaire n'aurait pas eu plus de chance d'être entendu que la voix d'un poisson du fond de l'abîme du Niagara.

— Vous disiez, criai-je à l'oreille de mon hôte, que l'ancien système lénitif offrait du danger; comment cela, je vous prie?

— Oui, répliqua le docteur, il présentait plus d'un péril. Il n'y a jamais à compter sur les fous; et, sui-

(Voir la suite page 3428.)



Compte Cador

747

LES MODES PARISIENNES,

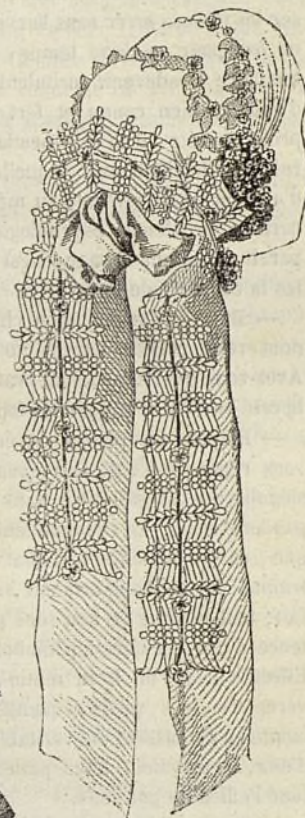
*Costumes d'Enfant de la Maison Sauline Royer. Robe de Chambre de M^{me} Berlacki
Lingerie et bonnet de M^{me} Sayan, Chaussures de Caux*

Ayuntamiento de Madrid

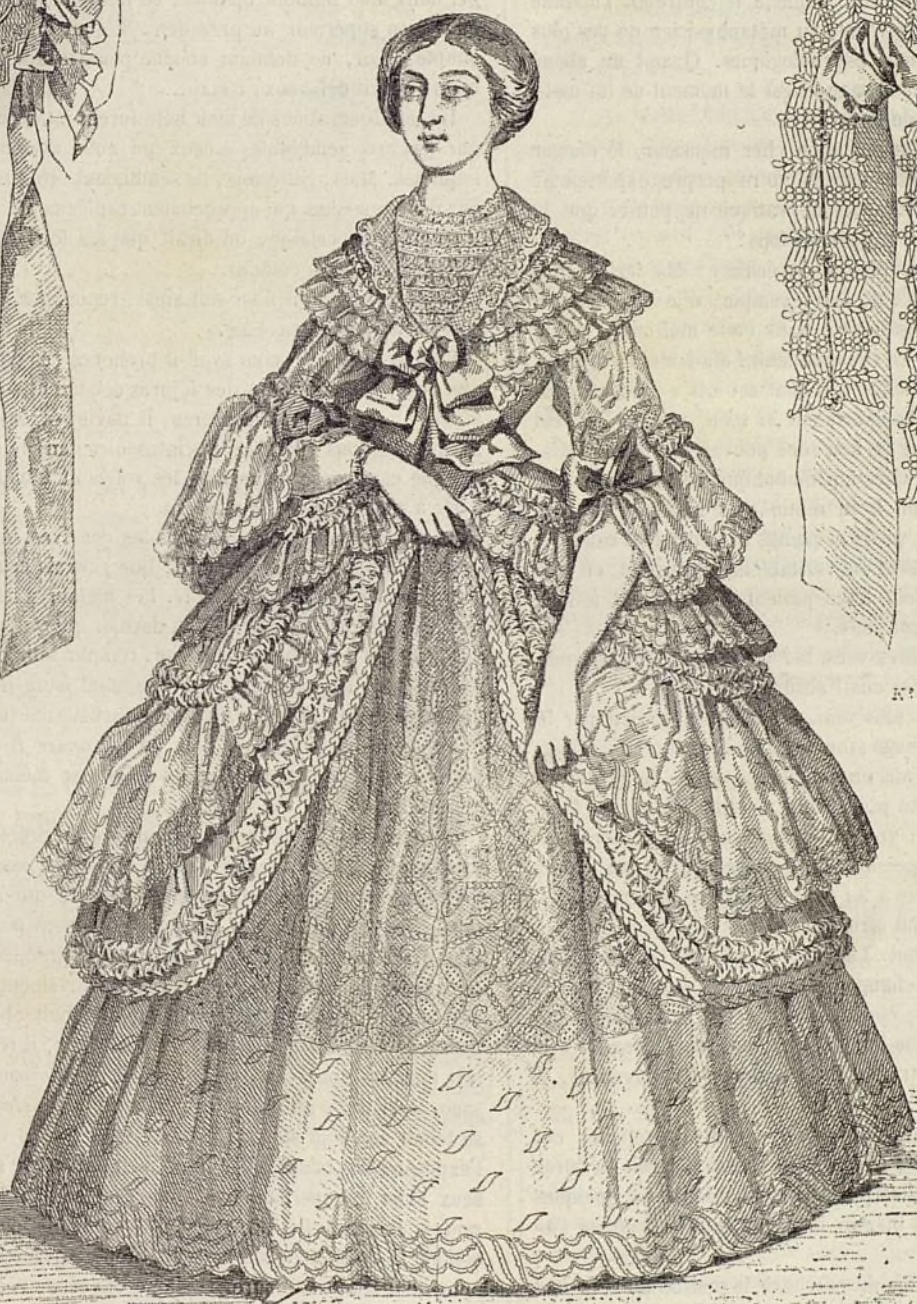
Bureau du Journal, 25, rue Bergère, Paris.



N° 2.



N° 3.



N° 1.

LINGERIES DE MADAME PAYAN.

Ayuntamiento de Madrid

vant mon opinion comme d'après celle du docteur Goudron et du professeur Plume, il n'est pas bon de laisser les aliénés errer sans surveillance; on peut lénifier un fou pour quelque temps, mais il a toujours une tendance à redevenir turbulent. Son esprit de ruse est d'ailleurs bien connu et fort remarquable. S'il a un projet en tête, il le cèle pendant des semaines entières, et l'habileté avec laquelle il contrefait l'homme d'un esprit sain présente au métaphysicien un des plus curieux problèmes psychologiques. Quand un aliéné paraît parfaitement sage, c'est le moment de lui mettre la camisole de force.

— Mais le danger, mon cher monsieur, le danger dont vous parliez d'après votre propre expérience? Avez-vous quelque raison pratique de penser que la liberté ne vaut rien pour les fous?

— D'après ma propre expérience? Ma foi! je puis vous répondre: oui. Par exemple, une circonstance singulière s'est présentée dans cette maison, il n'y a pas longtemps. Le système lénitif était alors en pratique, et les malades n'étaient soumis à aucune contrainte. Ils se comportaient si bien que, de ce seul fait, tout homme de bon sens pouvait conclure l'existence d'une conspiration diabolique ourdie entre eux. Effectivement, un beau matin, les gardiens se trouvèrent confinés, pieds et poings liés, dans les cellules, comme s'ils eussent été véritablement fous, et, en face d'eux, ils voyaient leurs patients remplissant à leur tour l'office de gardiens.

— Que me dites-vous là? Jamais je n'ai entendu parler d'une chose aussi absurde.

— Rien n'est plus vrai. L'événement arriva par le fait d'un personnage stupide, d'un lunatique qui s'imaginait avoir inventé un meilleur système de gouvernement que tous les précédents, — pour diriger les fous, bien entendu. Il voulut, je suppose, expérimenter sa découverte, et persuada, en conséquence, aux autres fous de se joindre à lui pour s'emparer du terrain.

— Et il parvint à réussir?

— Parfaitement. Les surveillants et les surveillés eurent bientôt changé de place; pas tout à fait de la même manière, cependant, car les fous avaient été libres, tandis que les gardiens, enfermés dans les cellules, y furent traités d'une manière fort cavalière, je l'avoue à regret.

— Mais je présume qu'une contre-révolution eut bientôt lieu. Un pareil état de choses n'aurait pu durer longtemps, car les paysans du voisinage ou quelques visiteurs de la maison de santé auraient donné l'alarme.

— Je lui permis de parcourir la maison dans le seul but d'avoir une occasion de se distraire et de plaisanter un peu aux dépens de ce nouvel hôte, et lorsqu'il l'eut bafoué suffisamment, il le renvoya à ses affaires.

— Et combien de temps dura le règne des fous?

— Oh! très-longtemps, un mois au moins. De combien ce terme fut dépassé, c'est ce que je ne puis dire.

Mais je vous garantis que les lunatiques s'en donnèrent à cœur joie, dépouillant, pour se parer, la garde-robe de famille, et mettant les caves à contribution.

— Mais le traitement? Quelle fut l'espèce particulière de traitement que le chef des révoltés mit en pratique?

— Oh! quant à cela, un fou n'est pas nécessairement un sot, comme je vous l'ai déjà fait observer; et, dans mon humble opinion, ce nouveau traitement était bien supérieur au précédent. C'était un système simple, clair, ne donnant aucune peine à appliquer; enfin, c'était délicieux, c'était...

Ici les observations de mon hôte furent interrompues par des cris semblables à ceux qui nous avaient déjà inquiétés. Mais, cette fois, ils semblaient être proférés par des personnes qui approchaient rapidement.

— Ciel! m'écriai-je, on dirait que les fous se sont échappés de leurs cellules.

— Je crains qu'il n'en soit ainsi, répondit M. Maillard en devenant très-pâle.

Effectivement, à peine avait-il prononcé ces paroles, que des vociférations et des injures éclatèrent sous les fenêtres; peu de minutes après, il devint évident que l'armée des fous cherchait à s'introduire dans la salle, car elle commença à ébranler les volets et à battre la porte à grands coups de marteau.

La confusion s'empara de tous les convives. A mon grand étonnement, M. Maillard, que j'aurais cru plus déterminé, se jeta sous la table. Les membres de l'orchestre, qui, pendant la durée du dernier quart d'heure, n'avaient pu, par excès d'ivresse, remplir leur office, retrouvèrent leur énergie, et, saisissant leurs instruments, se mirent à jouer avec un enthousiasme furieux et un complet désaccord l'air de : *Yankee Doodle*, pendant que les rugissements du dehors se mêlaient à leur vacarme.

D'un autre côté, le monsieur qu'on avait précédemment empêché de monter sur la table s'y installait fièrement et commençait un long discours qui aurait fait le plus grand effet, si on avait seulement pu l'entendre. En même temps, l'homme aux prédilections *totoniques* se mit à tourner dans l'appartement avec une rapidité incroyable, et comme il tenait obstinément ses bras à angle droit avec son corps, il renversait tous les convives qui se trouvaient sur son passage. Garanti de ses atteintes, l'homme au champagne se tenait accroupi dans un coin du salon, où il imitait l'explosion des bouteilles et le pétilllement du vin mousseux avec une perfection et une continuité désespérantes. En face de lui, l'homme-grenouille coassait comme si le salut de son âme eût dépendu de chaque note qu'il faisait entendre. Madame Joyeuse, accablée de frayeur, était placée contre la cheminée, et lançait d'une voix plaintive un *cocorico* aigu.

Mais la personne que je regardais avec le plus d'attention, c'était mademoiselle Salsafette, dont les innovations en matière d'habillement m'avaient beaucoup intéressé. Malheureusement, la catastrophe arriva

tout à coup. Comme on ne combattait que par des coacs et des cocoricos les assaillants du dehors, comme ceux-ci avaient gagné du terrain, les dix fenêtres volèrent en éclats presque instantanément.

Non, je n'oublierai jamais la sensation d'horreur que je ressentis quand je vis s'élancer par les volets brisés et se précipiter pêle-mêle au milieu de nous, en envoyant des horions, en frappant du pied, en égratignant et en hurlant, toute une armée d'êtres que je pris pour des chimpanzés ou des babouins noirs du cap de Bonne-Espérance.

Je reçus une volée conditionnée, après quoi je roulai sous un sofa et je restai tranquille. Au bout d'un quart d'heure environ, comme j'avais prêté la plus grande attention à tout ce qui se passait dans la chambre, j'arrivai à un dénouement satisfaisant de la tragédie. M. Maillard, en me parlant d'un fou qui avait excité ses camarades à la révolte, n'avait fait que me narrer ses propres exploits. Ce personnage avait été, deux ou trois ans auparavant, directeur de la maison de santé; mais, ayant perdu la tête lui-même, il avait passé à l'état de patient, circonstance inconnue au voyageur qui m'avait présenté à lui. Les dix gardiens employés dans l'établissement ayant été attaqués par surprise, avaient été d'abord soigneusement goudronnés, puis emplumés et enfermés dans des caveaux souterrains. Leur incarcération avait ainsi duré plus d'un mois; mais, pendant toute cette période, M. Maillard avait eu la bonté de leur accorder non-seulement le goudron et les plumes (qui constituaient son système), mais aussi du pain et une grande abondance d'eau. Cette dernière leur était distribuée chaque jour au moyen de pompes qui la leur déversaient sur la tête. A la fin, l'un des captifs trouva moyen de s'échapper par un égout, et délivra ses compagnons.

Le système lénitif a été repris dans l'établissement avec de nombreuses modifications. Toutefois, je ne puis m'empêcher de reconnaître, avec M. Maillard, que son propre traitement était très-remarquable dans son genre. Comme il me le faisait observer avec raison, ce traitement était « clair, simple, et ne donnait aucune peine; pas la moindre! »

Je n'ai plus qu'un mot à ajouter, c'est que j'ai vainement cherché dans toutes les bibliothèques de l'Europe les ouvrages du docteur Goudron et du professeur Plume; il m'a été impossible jusqu'à présent d'en rencontrer un seul exemplaire.

Traduction de B. H. RÉVOIL.

PETIT COURRIER.

Samedi dernier, à Saint-Thomas-d'Aquin, a eu lieu le mariage de M. le baron de Janzé avec mademoiselle

de Choiseul-Gouffier, petite-fille du comte de Choiseul-Gouffier, qui était ambassadeur de Louis XVI lorsque la révolution éclata, et qui émigra à Odessa, où il épousa une fille du comte Potocki. C'est ainsi que mademoiselle de Choiseul-Gouffier se trouve être à la fois la nièce de madame la comtesse de Fitz-James et de madame la comtesse de Kisseleff, femme de l'ambassadeur de Russie.

On annonce aussi le mariage de M. Mercier, ministre plénipotentiaire de France en Grèce, avec mademoiselle de Lostende.

* * Le second banquet annuel de la presse scientifique a eu lieu. Cette fois les convives étaient si nombreux, que la salle était trop petite et que les retardataires n'ont pu trouver place. 32 journaux étaient représentés à cette réunion. On y a mis en avant l'idée de fonder un cercle scientifique. Cette idée sera probablement examinée mûrement d'ici à la prochaine réunion.

A la fin du banquet, M. Figuière, de la *Presse*, a porté un toast à la vulgarisation des sciences; M. Jouslin, du *Moniteur des Hôpitaux*, a chanté une chanson très-spirituelle; M. Roux, du même journal, a dit un apologue; M. Babinet, avec sa verve et son esprit habituels, a achevé de déconsidérer tout à fait ces pauvres comètes. Rien n'est spirituel comme un savant... quand il est spirituel et qu'il n'est pas pédant.

On parle pour le prochain banquet d'essais d'hippophagie: un filet de cheval et un pot-au-feu de cheval seraient confiés aux soins éclairés de Chevet. Le peuple a une répugnance extrême pour la chair de cheval; si l'on veut la lui faire accepter, il faut commencer par faire du cheval un mets de luxe et le servir sur la table des riches.

* * Une souscription est ouverte pour élever une statue à Edward Jenner, l'immortel auteur de la découverte de la vaccine.

Un jeune médecin de la Faculté de Paris, M. B. Lunel, déjà honoré de récompenses pour les services qu'il a rendus pendant la dernière épidémie cholérique, a eu l'idée de cette souscription. C'est à Boulogne (Pas-de-Calais) que le monument sera élevé; M. Eugène Paul, sculpteur distingué, est chargé de faire la statue, dont l'érection aura lieu en juin 1858. Les souscriptions doivent être adressées à M. Gossart, notaire, rue Saint-Honoré, 217, à Paris.

* * L'exposition des œuvres de Paul Delaroche a produit, du 21 avril au 5 juin, 65,000 fr. — Malheureusement les frais de l'exposition se sont élevés très-haut; ils ont atteint 45,000 fr.; ce n'est donc qu'une vingtaine de mille francs qui tomberont dans la caisse de l'Association des artistes.

* * Madame Ristori n'est pas seulement une tragédienne d'un immense talent; c'est une femme au cœur noble, aux sentiments les plus élevés, les plus charitables. Elle n'a jamais refusé de prêter le concours de son

talent aux réunions qui avaient pour but un acte de bienfaisance.

Il y a quelques jours, elle a reçu un touchant et précieux témoignage de reconnaissance; c'est une médaille du plus grand module, sur le revers de laquelle on lit cette inscription gravée dans une couronne de chêne :

A MADAME RISTORI,
LES ENFANTS SOURDS-MUETS ET AVEUGLES
DES ÉCOLES GRATUITES DE PARIS,
29 AVRIL 1857.

Les arts viennent de faire une perte qui sera vivement sentie. M. Simart, sculpteur, membre de l'Institut et professeur à l'Académie des beaux-arts, est mort avant-hier, à trois heures, des suites d'une chute qu'il avait faite, il y a huit jours, du haut d'un omnibus.

M. Simart était à peine âgé de cinquante ans. Lauréat de 1833 pour le prix de Rome, élève de MM. Ingres et Pradier, il avait succédé à ce dernier comme membre de l'Académie des beaux-arts, en 1852.

Les œuvres principales de M. Simart sont : le fronton de gauche de la cour Napoléon III au Louvre; les cariatides d'un des pavillons du Louvre; les bas-reliefs de l'intérieur de la crypte du tombeau de Napoléon aux Invalides, et enfin la statue de Napoléon placée dans la chapelle du fond de cette crypte.

Depuis quelques jours, M. A. François, l'habile graveur du tableau de Marie-Antoinette par M. Paul Delaroche, a exposé chez Goupil un très-remarquable dessin de grandeur naturelle, reproduisant seulement la figure de Marie-Antoinette. Il y a, toute la journée, foule sur le boulevard pour admirer cette belle copie.

La tête de Marie-Antoinette, dans le tableau de Paul Delaroche, est admirablement comprise. Jamais personne n'a rendu avec autant d'énergie et de vigueur la tête de la reine grandie par le malheur. En voyant cette tête pleine de fermeté, de douleur et de résignation, nous nous sommes rappelé ce passage d'une lettre écrite par Mirabeau, le 20 juin 1790, au comte de la Marck :

« Le roi n'a qu'un homme, c'est sa femme. Il n'y a de sûreté pour elle que dans le rétablissement de l'autorité royale. J'aime à croire qu'elle ne voudrait pas de la vie sans la couronne; mais ce dont je suis bien sûr, c'est qu'elle ne conservera pas sa vie si elle ne conserve pas sa couronne. »

Bien sûr, Paul Delaroche avait lu ce passage de Mirabeau avant de peindre sa Marie-Antoinette.

M. le ministre d'État avait vu le beau dessin de M. A. François; il entre chez Goupil et veut l'acheter. Impossible : le dessin vient d'être vendu. — Vendu, et à qui? — A M. de Villemessant, rédacteur en chef du *Figaro*, qui l'a payé 2,500 fr.

Une heure après, M. Solar venait trouver M. de Villemessant et lui offrait 500 fr. de bénéfice. Inutile d'ajouter que M. de Villemessant a refusé.

M. Ingres vient d'exécuter, à l'intention d'une humble chapelle de Montauban, un tableau représentant la bienheureuse Germaine de Pibrac.

Arrivé mercredi soir, dit le *Courrier de Tarn-et-Garonne*, ce beau tableau a été, selon le désir de M. Ingres, immédiatement mis en place. L'artiste avait lui-même indiqué jusque dans les moindres détails quelle devait être l'ordonnance de cette chapelle. Sa volonté a été religieusement suivie.

C'est sur la demande de M. Auguste Boislong, curé de Sapiac, que Montauban a obtenu ce don précieux. M. Ingres a composé et offert cette belle œuvre avec le plus généreux et le plus aimable empressement. Voici l'inscription mise dans un coin du tableau, de la main même de l'illustre peintre : *J.-A.-D. Ingres a peint ce tableau et l'a offert à la vénérable église de Saint-Étienne de Sapiac, à Montauban, sous la cure de M. Auguste Boislong, an 1856.*

M. Duret a fait, pour la galerie de l'Institut de France, un fort beau buste en marbre d'Adolphe Adam. Une reproduction en bronze de ce buste vient d'être donnée par le gouvernement à la veuve de l'artiste, pour être placée au cimetière du Père-Lachaise, sur le tombeau du compositeur fécond et populaire que la France a perdu.

La commission des auteurs et compositeurs dramatiques vient de composer son bureau pour la session 1857-1858.

Ont été élus :

Président, M. Maquet;

Vice-présidents, MM. Mélesville, Goubaux et Michel Masson.

Secrétaires, MM. Delacour et Battu.

Trésorier, M. de Villeneuve.

Archiviste, M. Marc Michel.

Les autres membres de la commission sont MM. Th. Barrière, Léon Gozlan, Amédée Lefebvre, L. Lurine, Ponsard, Rossini, Ambroise Thomas.

Rien n'est encore décidé quant à l'époque du remplacement d'Alfred de Musset à l'Académie française. Tout fait présumer que l'élection sera remise au mois de novembre. Les chances sont toujours très-prononcées en faveur de M. de Laprade. Il aura pour concurrents M. Jules Sandeau et M. Henri Martin, qui, en perdant sa qualité de *lauréat en exercice* du prix Gobert, devient apte à la candidature académique.

L'Académie française a décidé que le prix Gobert de 10,000 francs passerait de M. Henri Martin, auteur de l'*Histoire de France*, à M. Poirson, auteur d'une *Histoire de Henri IV*. L'Académie a obéi ou cru obéir, en ceci, à l'opportunité de rentrer dans une règle dont elle s'était longtemps écartée au profit de M. Augustin Thierry. Elle a agi dans les limites de son droit et selon sa sagesse, et aucune objection n'est à lui faire à ce sujet. Nous croyons seulement qu'elle

assume une rude tâche en entreprenant de trouver ou de créer, à fin de prix, un grand historien par an.

* * Mademoiselle Virginie Bourbier, qui avait obtenu d'honorables succès à Saint-Petersbourg, dans le répertoire de mademoiselle Mars, vient de mourir à Paris. En revenant de Russie, elle avait joué au Théâtre-Français et à l'Odéon; mais n'ayant pas obtenu l'accueil qu'elle espérait, mademoiselle Bourbier avait quitté tout à fait le théâtre, il y a environ dix ans.

* * On a de fâcheuses nouvelles de la santé de mademoiselle Rachel. Elle est en ce moment à Montpellier, où les médecins conservent peu d'espoir. On nous assure que mademoiselle Rachel est atteinte du même mal que sa sœur, qu'elle était allée chercher aux Eaux-Bonnes, et qui est morte dans ses bras.

* * Les élèves sculpteurs admis à concourir pour le grand prix de Rome sont au nombre de huit. Ils ont été désignés dans l'ordre suivant : Tournier, Roubaux, Delorme, Nathan, Rolland, Falguerre, Hiolle, Delapalme.

* * Il y a en ce moment trois places vacantes à l'Institut : à l'Académie française, par la mort de M. A. de Musset; à l'Académie des inscriptions, par celle de M. Dureau-Delamalle; à l'Académie des beaux-arts, dont M. le marquis de Pastoret était membre libre.

* * Un poète dont on connaît le talent fin, élégant et plein de sentiment et de naturel, M. Autran, inspiré par les vers d'Alfred de Musset que nous avons cités il y a quelques jours, vient de faire à ce sujet le sonnet suivant que nous nous empressons de publier :

« Il ne me reste rien, sinon d'avoir pleuré, »
As-tu dit, cher poète, hélas! mort avant l'heure.
Ah! ce mot survivra comme un espoir sacré;
Car Dieu nous l'a promis : heureux celui qui pleure!

En vain la passion, de son glaive acéré,
Frappe en nous et l'orgueil et la vertu meilleure.
Tant qu'au fond de nos cœurs une larme demeure,
Tant qu'elle monte aux yeux, rien n'est désespéré.

Jeune, il eut de son temps les doutes, l'ironie;
Au blasphème parfois il prêta son génie;
Des voiles de l'amour il usa le tissu.

Il vous connut enfin, solitude et souffrance.
Pour ces pleurs qu'il versait devant vous en silence,
N'est-ce pas, Dieu sauveur, que vous l'aurez reçu?

* * Dimanche 7 juin a eu lieu à l'hôtel de ville, salle Saint-Jean, l'assemblée générale des sauveteurs de France, médaillés du gouvernement. La société des sauveteurs a une liste de présidents honoraires des plus notables; elle vaut la peine d'être citée :

Le prince Jérôme Napoléon, le ministre de l'intérieur, le ministre de la marine, l'archevêque de Paris, l'évê-

que de Tripoli, le duc de Wellington, le vice-amiral Casy, sénateur; le général de Bar, sénateur; le général Chapuis et le colonel Laborde.

CHRONIQUE THÉÂTRALE.

THÉÂTRE DU VAUDEVILLE : *Dalila*, drame en trois actes et six tableaux par M. Octave Feuillet.

Bien avant la représentation des *Filles de marbre* M. Octave Feuillet avait créé dans un de ses charmants volumes, où le théâtre a enfin le bon goût d'aller chercher des pièces, ce personnage terrible et gracieux de la princesse Falconieri, véritable Dalila, qui prend un homme dans toute la sève de la jeunesse et du génie, et le quitte lorsque épuisé, anéanti, mourant, il lui reste à peine assez d'énergie pour la maudire.

André Roswein est un musicien admirable, un compositeur qui donne les plus grandes espérances; son premier opéra est un triomphe, il est couronné maître dès son début; il est glorieux et heureux à la fois, car ce succès lui permet de demander la main de Marthe, la fille de son vieux professeur Sertorius, une belle et douce jeune fille qui a la grâce chaste et mélancolique des madones allemandes. Marthe n'a pas dit à André qu'elle l'aime, mais elle ne le lui a pas caché, et après quelques réticences, quand il lui a demandé de l'obtenir de son père, elle lui a répondu : Essayez! — Avez réservé d'un cœur ingénu qui n'ose encore exprimer ce qu'il éprouve. Malheureusement Roswein est soumis à l'influence et aux conseils du comte Carnioli, un grand seigneur italien sceptique et railleur, qui ne croit ni à la vertu, ni à l'innocence, ni à la morale, ni aux bonnes influences, mais qui est fanatique de la grande musique, et a le respect du génie.

Il a rencontré André tout enfant dans les montagnes de la Dalmatie, il l'a entendu chanter, a pressenti en lui un grand artiste, et l'a emporté comme une proie; arrivé à Naples, il a fait élever l'enfant, lui a donné les meilleurs maîtres, a surveillé son éducation musicale en véritable dilettante, et est bien payé de ses peines en assistant à son succès; mais il n'entend pas que son élève aille enfouir son talent dans les murs de la petite maison de Sertorius, entre une femme blonde et calme et un vieux professeur méthodique; à son avis, le génie a besoin d'activité, d'émotions, de souffrances même pour se développer; une existence rangée et paisible l'étouffe et l'annule; le comte Carnioli a en horreur le prosaïsme de la vie honnête, et il exalte à André la poésie du désordre. Bientôt André est mis à même de choisir entre les deux voies; pendant son opéra Marthe

le regarde de toute son âme avec des ravissements célestes, et la princesse est enthousiasmée par la musique du jeune virtuose; quand il est ramené, presque de force, devant le public, elle lui jette tout ensemble son bouquet et son mouchoir. Roswein ému, enivré par son triomphe, l'esprit plein encore des paroles de Carnioli, vient rapporter à la princesse ce mouchoir si flatteusement perdu; hélas! ce mouchoir est un lambeau de la tunique de Nessus, il est imprégné de parfums dangereux; il a gardé des effluves de la terrible main qui l'a touché, il a amené Roswein chez la princesse, il l'a mis en présence de cette beauté, de cette splendeur, de cette séduction, de cette liberté de mœurs qui se masque de passion; Roswein est perdu, et Marthe est oubliée. La princesse emmène son maître dans une de ses terres, la voiture passe sous les fenêtres de Marthe, qui voit ensemble son fiancé et la princesse, et jette un cri, un seul, mais il a suffi à lui briser le cœur.

Deux ans se passent, et on retrouve Roswein en tête-à-tête avec sa Léonora Falconieri; il est changé, abattu, malheureux; son talent, sa santé, sa dignité, il a tout compromis dans ce malheureux amour, et il a atteint le degré incurable, il sent son abaissement et ne veut pas s'y soustraire; il l'aime, cette femme pour laquelle il a tout sacrifié, il aime ce bourreau, il aime ce vampire, et ce n'est pas qu'elle le ménage beaucoup cependant, elle est maussade, fantasque, par moments elle devient féroce; s'il la pousse un peu à bout, elle lui dit des mots qui sont des coups de poignard; s'il se plaint, elle ne l'écoute pas; s'il lui jette son mouchoir sur lequel le sang des poumons a déposé sa mousse rose: — Tous les artistes crachent le sang, dit-elle; et lorsque enfin il cède à un mouvement de désespoir: — Je n'aime pas les hommes qui pleurent. Et là-dessus elle sort dans sa belle toilette, calme, souriant à sa glace, et va rejoindre au concert un beau ténor qui l'absorbe en ce moment comme jadis le jeune maître. Il n'est pas encore assez malheureux, assez abaissé, ce cœur faible et coupable; dans une scène admirablement jouée par mademoiselle Fargueil, la *Dalila* avoue à André une partie de ses fautes, et obtient qu'il les lui pardonne, lorsque Carnioli, qui l'avait averti, et veut, mais trop tard, réparer le mal qu'il a fait, revient chercher André pour l'emmener loin de Léonora, il le retrouve retombé sous son joug. Alors, pour que rien ne manque à ce martyre d'un amour mal placé, un mot de la princesse apprend à André qu'elle le quitte, et une indiscrétion de sa femme de chambre, qu'elle est partie avec le ténor; la rage lui rend ses forces, la jalousie les excite: il court sur leurs traces, et il se croise sur un chemin désert avec une voiture qui emporte en Allemagne le corps inanimé de Marthe, tuée par son abandon; le vieux Sertorius accompagne la dépouille de sa fille; il ne reconnaît pas André Roswein et Carnioli, il leur dit simplement: — C'est ma fille, messieurs, ma fille unique morte à vingt ans; je l'emmène en Allemagne, elle l'a désiré. Le remords achève ce que la douleur a commencé; André

expire en apprenant la mort de Marthe, et on entend au loin, derrière les collines qui masquent la mer, les voix harmonieuses de la princesse et du ténor, qui voyagent en barque jusqu'à Gaëte.

Le succès a été complet et éclatant, il s'est encore augmenté après les premiers jours, le public a été ému et charmé à la fois; les échos du Vaudeville eurent tout étonnés d'entendre résonner ce bon style coloré, délicat et précis de M. Octave Feuillet; il n'est pas souvent à pareille fête, et elle s'est complétée cette fête par le jeu très-remarquable des interprètes. M. Lafontaine est plein de distinction, de poésie et de passion sous les traits d'André Roswein; il a la beauté de son rôle, il ne le joue pas, il le vit, si l'on peut ainsi s'exprimer; Roswein sera son rôle d'incarnation, on ne pourra plus le séparer de lui tout à fait; il aurait pu choisir plus mal!... Mademoiselle Fargueil a la grâce, l'audace, la fierté, l'attrait irrésistible et fatal de la princesse de marbre; elle est admirable dans les scènes de la seconde partie, où elle déploie une force et une souplesse bien rarement réunies, elle est toujours princesse Falconieri, et le souvenir de *Marco la belle* n'a pas projeté son ombre sur cette nouvelle création si pleine d'analogies au fond et de différences dans la forme. Mademoiselle Fargueil a donné dans ce rôle une preuve de plus de son grand et sérieux talent. M. Félix est un excellent Carnioli; M. Parade un Sertorius fort convenable; mademoiselle Luther prête ses cheveux blonds et sa grâce ingénue au personnage si touchant et trop effacé de Marthe. La mise en scène est soignée exceptionnellement, une décoration très-bien comprise donne à la scène de la fin un très-grand effet. Succès donc pour tout le monde, puisse-t-il encourager les gens de talent à écrire des pièces sérieusement faites! on en a bien besoin, et le succès de *Dalila* prouve qu'on sait encore les apprécier.

MAXIME TERMONT.

Madame Cavé a fait exécuter des modèles pour son cours de dessin sans maître; il en existe deux cahiers composés chacun de 20 feuilles. Avec ces cahiers, on peut conduire un élève depuis le premier point de départ jusqu'au dessin d'après nature. Ils ne sont point indispensables à la méthode; mais, étant choisis et exécutés dans les idées de l'auteur, ils sont préférables aux autres modèles. Ils sont, du reste, aussi bon marché que tous les autres, puisque le prix de chaque cahier n'est que de 40 fr. On les vend au bureau du journal, rue Bergère, 20.

CHOIX DU MUSÉE PHILIPON, album composé de dessins comiques avec texte par les dessinateurs et rédacteurs de l'ancien journal *la Caricature*. Prix particulier, pour les abonnés des *Modes parisiennes* et pour ceux du *Journal pour rire*, 4 fr., rendu franc de port sur tout point de la France.

Paris. — Typographie de Henri Plon, 8, rue Garancière.